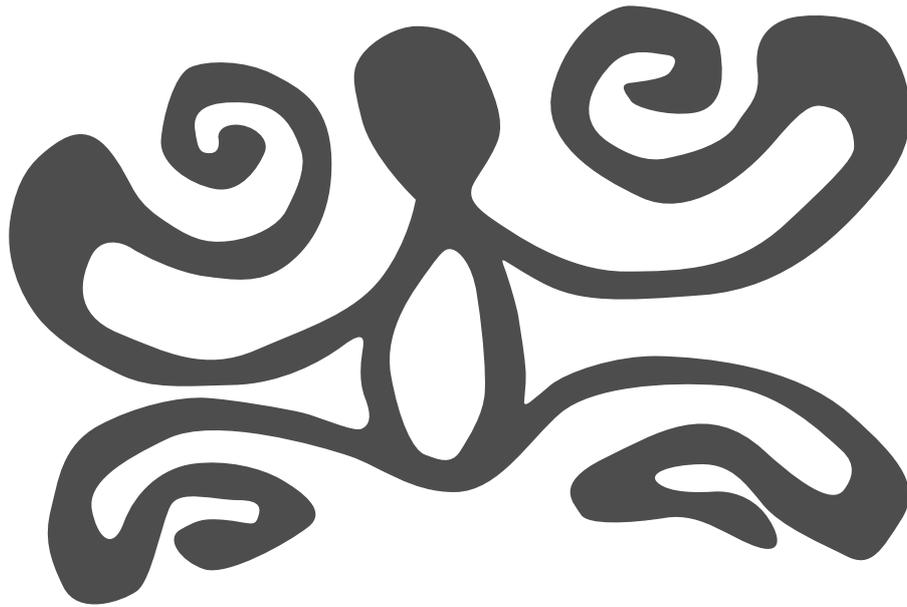




Les Marquises île d'Hiva Oa montagnes abruptes
Ciel de pierres laves ourlées par la mer
océan noir homme poisson homme cheval homme
rivière des fruits en abondance viande de bêtes
parquées dans les forêts la houle frappant la côte si
violemment je n'ai pas fermé l'œil deux semaines
durant là-haut couché dans mon faré abri sur pilotis
sans porte ni fenêtre ma tête basculant au large comme
coupée sous la lame du vent île des Marquises peur
d'Hiva Oa mon âme tout entière mon secret ma solitude
folie mentale me guettant comme le temps suspendu
au-dessus de la mer à la manière d'une immense
frégate noire



Ils partent à la pêche dans la nuit chaude comme
voile de leur mouvement la course des étoiles la
houle du large l'océan est gouffre je le pressens dans
les brisures de vagues qu'avale l'ombre de l'océan eux
courent sur ces profondeurs noires comme cavalant
dans une prairie dévalant une montagne à cru sur un
cheval sauvage à peine débourré dans l'enclos de la
mer ils chantent la voie lactée tanguent les montagnes
disparaissent dans le crépuscule orange je les devine
sous la ligne verticale d'un triolet d'étoiles ils dorment
couchés à même le sol leurs larges pieds jaunâtres en
éventail ornés d'embruns la mer hurle contre la coque
des creux de vagues se forment à l'arrière précipices
déferlants sous mes yeux je vogue sur le point fuyant
d'une droite j'attends l'aube les hordes de thons les
oiseaux du large



L'intérieur de moi c'est l'intérieur du monde je suis
père de toutes choses senties et fils de l'univers
je sens une autre île longer notre bateau des ombres
d'ombre flottent là-bas dans les vagues les marins
ronflent la proue éperonne les vagues les déchire la
mer gronde dans le silence invisibles encore les bancs
d'albacores invisibles encore les oiseaux du large
attendant la montée florale de petits poissons poussés
à la surface par la frénésie vorace des thons jaunes
mordus par des calamars becs acérés laissant des
plaies cylindriques dans leur peau fine argentée le
matin se lève se déploie leur corps tatoué qui raconte
leur histoire j'aperçois une nuée d'oiseaux à peine éclot
dans la lumière les hommes s'agitent lignes jetées par
dessus bord leurres en forme de poulpe s'immiscent
dans le pli charnel des vagues je sens naître au fond
de l'océan la loi souveraine du carnage



Nous basculons dans une orgie d'ailes d'ailerons
d'oiseaux piquant l'amas d'écailles thons en
flèches d'archets cisillant le poisson les Marquisiens
perçoivent l'invisible des hordes sur un monticule
sombre de soleil les lignes se tendent les premiers
thons attrapés surfent ballotés sur l'échine baveuse
des vagues remontés en un éclair dans le bateau à la
main bruits d'épaules muscles tendons thons claquant
le bois yeux translucides agonisant pulpe de sang clair
donnant au bois le reflet rouge d'une chair dans les
vagues le bateau est cheval-océan monté par homme-
poisson qui le conduit d'une longue perche enfoncée
dans la bouche cheval vapeur se cambrant sur des
vagues infestées de requins pénétrant l'onde de la mer
en mille farandoles tragiques comme des taureaux le
chant populaire des arènes



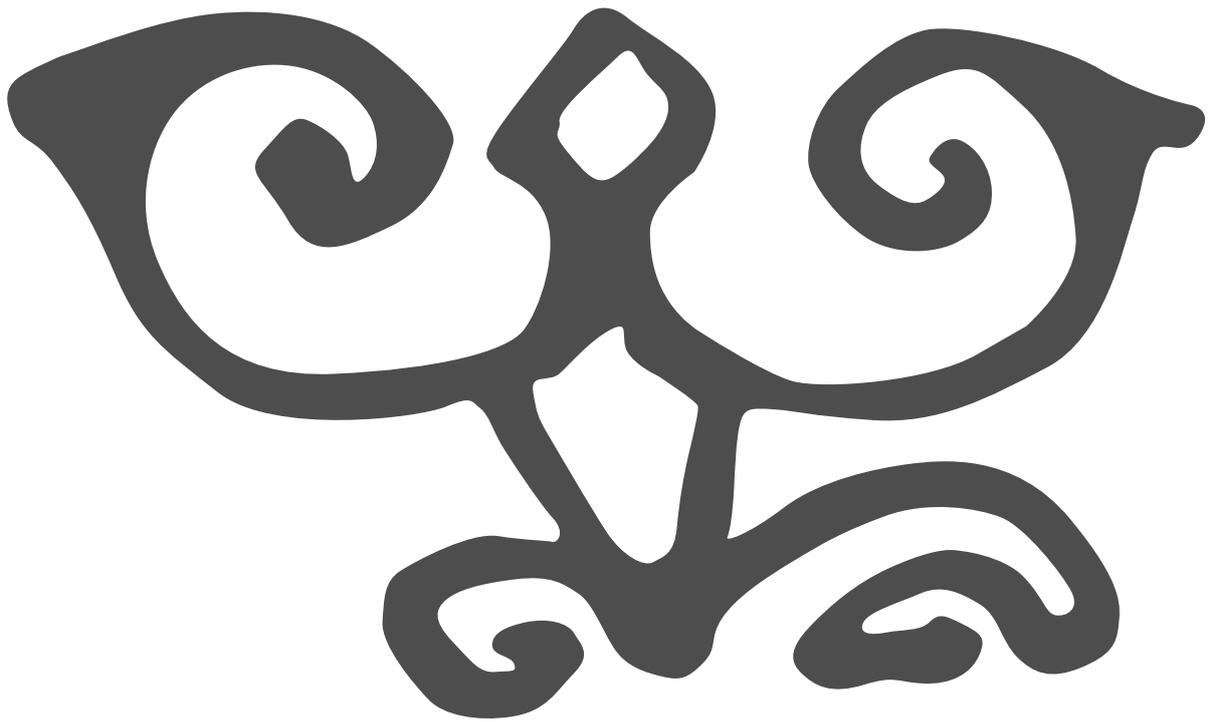
La mort est à mes pieds m'y jeter condamner ma
solitude atroce d'interné vivant basculer dans
l'océan au milieu des requins sans rancœur qui feront
de moi une bouchée de pain tomber tête bêche au
milieu du festin carnivore sur moi comme le feu
immolé me désagrèger dans la mer tout au fond mes
membres désarticulés pissant le sang le suc des chairs
mes cuisses fouettées par la frénésie des thons sous
moi traçants comme des balles je sentirais l'océan
comme on pressent sa mort je verrais le requin par le
travers recevant le coup de grâce les thons frapperont
ma carcasse mon œil le sang lumière verte en surface
je fixerais le ciel des vagues le noir du ciel le roi des
requins remontera du bleu pour me briser comme un
fétus de paille



Je ne serai plus mort je ne serai plus vivant mon
Âme éclatée en mille fragments d'âme sur le
plancher océanique je me dissiperais comme un chant
dans l'écho des montagnes mourir de vivre le non
abandon comme on meurt de mal vivre sa mort ce
déchirement inquiet de mon âme torture plus cruelle
que l'apothéose dévorante de la mer loin du bateau au
bout tout au bout de moi l'océan des polynésiens la
pirogue légère douce sur le dos abyssal de l'océan le
chemin a toujours été là pour eux comme un arbre
dans la forêt ils vont viennent vers ce qui est de façon
inaltérable regardent l'iris des grands pélagiques
bornes sur leur migration comment se perdre dans
cette houle pleine de signes vents brises oiseaux
courants symbole d'une langue universelle ce qui est
dit rejoint l'indicible voyage de l'homme ne dire que
l'indicible en acte sur la mer être le secret



Le port est une gare les bateaux la regagnent sur
des rails de sel sur le quai on attend les poissons
ensevelis sous la glace dans des glacières pleines
comme des femmes enceintes les marins racontent
leur pêche dans une langue guerrière mots jetés à la
face pour défier un adversaire lance à la main une
brutalité douce sons portés par le puissant souffle de
la voix palpable dans le corps parlant l'autre de soi-
même les âmes défuntes des Marquises l'ancestrale
langue des morts hommes vivants par la langue des
morts j'écoute le chant nocturne dans le petit matin
les montagnes couvertes de nuages du ciel une lumière
grise tombe sur ma fatigue comme l'éclat des requins
qui ont mangé mon âme et fait de moi au large comme
les autres un homme poisson



Hiva Oa est en moi le seuil de moi-même au-delà duquel je suis et ne suis pas une autre mer semblable à l'intérieur conditionne ma peur puissance séparatrice à l'œuvre comme un courant qui m'écartelle je sais au-delà d'autres îles se tiennent l'océan est source de voyages l'horizon porte une bonne nouvelle sitôt que cesse notre angoisse la mer est neutre appelle notre liberté comme un berger ses moutons je suis inclus dans le Tout détail de moi-même je reste sur les rochers à regarder passif ce qui m'appelle les marquisiens passent sur une pirogue chantant parmi les raies mantas un requin marteau vadrouille aileron noir sorti de l'échancrure d'une vague pirogue filant douce légère je suis et ne suis pas



Traverser l'océan comme une flèche des entrailles
appeler de mes vœux la vision des carnages
renaître guerrier partir à la guerre contre les hommes
de la vallée briser des nuques sang versé sur mes
tatouages d'airain vivre la joie baroque des hécatombes
d'îles non industrielles où le langage cri est baïonnette
le chant force des corps machines puisant dans l'esprit
des montagnes et de la mer la sève narcotique de leur
ivresse soif de tueries primitives étripages massifs
têtes coupées abattre ma conscience domestique de
chienne de garde être le poing qui frappe l'instinct du
massacre devenir ces mille autres visages que je suis
dissemblables et moteurs endurer la peur la blessure
la plaie m'endurer moi-même au prix d'une solitude
démence pareille à celle du condamné fou sur l'île
d'Hiva Oa



Sanctuaire de ma solitude l'océan est une douleur
qu'il me faudra traverser je me sens mourir de ne
pas vivre par moi immobile lenteur d'ombre pirogue
sans balancier arbre sans oiseaux pour essaimer ses
graines je suis le Christ jaune que le désert effraie j'ai
mal de ne pas oser vivre la souffrance du grand
solitaire créateur mal d'un mal de tristesse couvant
comme une braise je suis d'un bout à l'autre de moi
même nulle part dominé par le mont Tékaio qui
m'écrase tombant de nuages en nuages en soleil reflété
comme un œil de verre je sais être le lieu sans
conscience la houle peuple mes rêves mon âme est
pierrestatouées de circonvolutions mystiques cachées
dans la forêt je rêve dans le rêve plus ancien d'une
autre sauvagerie je rêve dans le cerveau d'une autre
tête j'entends descendre des étoiles les moïa parlant
dans mon sommeil l'esprit des marquisiens la langue
royale d'Iva Oa



J'ai vu de la mer cette vision de moïa hiératiques
des ancêtres marquisiens sur les flans du cratère
leurs yeux caves dans l'ombre d'arcades épaisses
transept défiant l'infinité du large d'une absence de
regard connu j'ai vu cette vision comme Saint François
cloîtré dans sa grotte celle du Christ l'ancêtre des
hautes têtes alignées sur le corps déifié de l'île de
Pâques j'ai vu cette vision de grandes pirogues aux
pagaies relevées devant Tiki, Tana'oa, Atéa, Ono avant
les grands voyages les chants sourds des rameurs aux
gorges de tambour j'ai vu cette vision de champs de
fleurs offrandes sur la mer sous le néant des barres
sombres des yeux inexistantes regardant d'autres
Dieux là-bas frères lointains enfouis dans les plis du
ciel que l'océan cogne de nuages



Sentir Hiva Oa d'une seconde éternelle du haut
d'un oiseau embrasser la mer tout sentir d'une
pensée autre que celle des limites refuser la raison la
synthèse l'habitude du transcendantal voir chaque
grain du jour dans le sable d'aube être la concentration
pure violente de l'artiste l'œil du peintre hanter le lieu
obscur comme une âme morte voir toutes choses
invisibles comme croire d'amour en un Dieu absent je
ne peux dire que d'une parole antérieure tout ce que
je dis et vois je ne peux dire que d'une langue au-delà
des mots signifiants je ne peux dire que ce bleu au loin
fermant l'horizon la mer clouée au ciel je ne peux dire
que l'infini sentie d'une présence à soi sur l'île d'Hiva
Oa